

Roger BASTIDE [1898-1974]

sociologue et anthropologue français,
spécialiste de sociologie et de la littérature brésilienne.

(1973) [1978]

“Modernité et contre-modernité.”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Roger BASTIDE



**“Modernité et
contre-modernité.”**

Conférence prononcée à l’alliance française de São Paulo, en septembre 1973 et publiée en français dans *La revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, no 20, 1978, pp. 13-25.

[Autorisation formelle accordée le 13 janvier 2013 par Claude Ravelet, professeur, Université de Caen en Basse-Normandie en France et responsable de Bastidiana, Centre d’études Bastidiennes, de diffuser ce texte dans *Les Classiques des sciences sociales*.]



Courriel : Claude RAVELET : bastidiana@orange.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

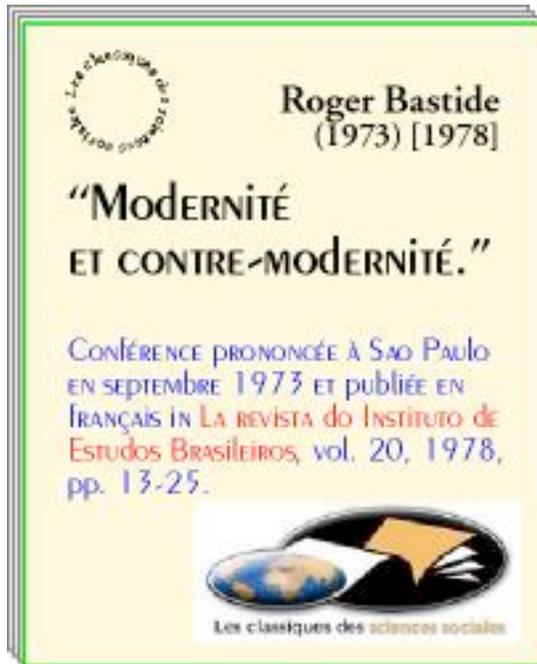
Édition numérique réalisée le 7 septembre 2013 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.



Roger BASTIDE [1898-1974]

sociologue et anthropologue français,
spécialiste de sociologie et de la littérature brésilienne.

"Modernité et contre-modernité."



Conférence prononcée à l'alliance française de São Paulo, en septembre 1973 et publiée en français dans *La revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, no 20, 1978, pp. 13-25.

Roger BASTIDE [1898-1974]

sociologue et anthropologue français,
spécialiste de sociologie et de la littérature brésilienne.

“Modernité et contre-modernité.”

Conférence prononcée à l’alliance française de São Paulo, en septembre 1973 et publiée en français dans *La revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, no 20, 1978, pp. 13-25.

L'Alliance française est le lieu de rencontre privilégié entre la Culture française d'un côté et la Culture brésilienne de l'autre. Deux cultures qui sont différentes sans doute mais qui sont amies. Il m'a paru intéressant de marquer encore mieux peut-être, à la fois cette amitié et ces contrastes, par la conférence d'aujourd'hui. Il se peut en effet qu'à São Paulo, si fier de ses progrès économiques et sociaux, que dans cette cité si orgueilleuse de ses magnifiques gratte-ciel, de ses usines qui sont à la pointe du progrès et de la modernité, on ne puisse parler de la contre-modernité, c'est-à-dire du mouvement opposé à celui qui triomphe à São Paulo. Je ne sais pas, mais il est très possible que l'on ne comprenne pas toujours ici certains mouvements déjeunes, qui sans doute ont débute aux Etats-Unis, mais qui se sont répandus également en France. Il se peut que certains paulistes aient parlé à leur sujet (c'est arrivé plusieurs fois en effet) de la décadence des pays latins et de la culture française. Je ne sais, mais c'est possible. C'est pourquoi il m'a semblé utile, à moi qui suis un vieux professeur, toujours en contact direct avec la jeunesse française, de témoigner pour elle, même si dans certains cas je suis en désaccord avec ses convictions. L'objet de cette conférence opposera en effet la philosophie de la contre-modernité à celle de la modernité pour bien montrer que cette contre-modernité que l'on trouve, non pas dans toute la jeunesse, mais dans certains milieux de jeunes, n'est pas du tout un phé-

nomène pathologique, un phénomène de décadence, mais que c'est un phénomène sociologique important qui a sa fonction, sa signification profonde, et qui est plutôt un cri d'espoir dans l'avenir qu'un signe de décadence et de pathologie.

On a l'habitude de faire remonter les origines de la substitution de l'ordre divin par l'ordre humain à la Grèce antique, et c'est en effet la Grèce qui a permis, fourni à tout l'occident le modèle de héros culturel dans la personne de Prométhée. Prométhée qui au nom des hommes souffrants vole le feu du ciel à Zeus pour en faire don à l'humanité et bâtir autour du foyer domestique autour de ce feu qu'il avait volé, la civilisation. La civilisation pour nous autres occidentaux, et pour vous autres Brésiliens, puisque vous êtes aussi des occidentaux n'est pas du tout, comme en Afrique, un cadeau apporté par les dieux aux hommes. C'est le fruit d'un sacrilège et d'un vol, c'est le fruit d'une révolte, de la révolte de l'homme, Prométhée, contre les dieux. C'est-à-dire que, tandis qu'en Afrique l'ordre social continue l'ordre cosmique, au contraire avec l'Occident, comme disent les anthropologues, la culture ne dérive pas de la nature, ne continue pas la nature, mais, elle s'y superpose, et même la contraste. Mais il ne faut pas oublier tout de même que les Grecs ont conservé dans leur philosophie la notion d'*Ubris*, c'est-à-dire de démesure. Ils ont inventé Prométhée, mais ils ont inventé aussi le vautour qui est envoyé par Zeus pour punir Prométhée de son sacrilège et qui dévore le foie de Prométhée pendant des décades et des siècles. L'*Ubris* c'est la démesure et les dieux ne veulent pas que les hommes passent un certain seuil de démesure. Ils acceptent le progrès, mais quand le progrès devient trop grand, ils envoient des châtiments à ceux qui font progresser l'humanité. Certes le vol du feu a entraîné pour l'ensemble des hommes un Progrès certain, le passage du cru au cuit, la domestication des forces sauvages de la nature par exemple par la métallurgie libératrice. Mais puisque tous les hommes en ont profité, ce n'est pas simplement Prométhée qui doit être puni, ce sont tous les hommes, c'est toute l'humanité qui doit être punie. Et c'est pourquoi le mythe de Prométhée s'achève dans la mythologie grecque par l'histoire de la boîte de Pandore. Pandore ouvre la boîte que les dieux lui ont procurée, et alors il sort de cette boîte les maladies, les épidémies, la guerre, les inimitiés entre les hommes. C'est-à-dire que ce n'est pas simplement Prométhée, mais c'est toute l'humanité qui est punie de ce sacrilège.

Cependant pendant très longtemps, il y a eu un équilibre harmonieux entre la culture d'un côté et de l'autre les lois de la nature. Mais à partir de la Renaissance, et à travers toute une série de révolutions, dont la dernière est la révolution industrielle, une rupture s'est produite. Une rupture s'est produite, c'est-à-dire qu'aujourd'hui on essaie de rationaliser et de planifier à tous les niveaux, non seulement de la société mais encore de la nature. Au niveau de la réalité matérielle, ce sont les grandes inventions techniques ; au niveau des réalités sociales, ce sont tous les grands projets politiques ; on veut même planifier la vie jusqu'au niveau biologique avec la pilule et les lois de la contraception ; au niveau culturel avec toutes les réformes qui s'accumulent, de la pédagogie, de l'éducation, de l'Université ; certes on sait très bien qu'il y a des lois de la nature, qu'il y a des déterminismes, mais l'homme de plus en plus est intéressé non pas par les lois de la nature, mais par la domination et la manipulation des forces de la nature. Cela se voit très bien, si certains d'entre vous s'intéressent à la Sociologie, quand on lit les livres de Sociologie. Autrefois ces livres portaient comme titre : Sociologie des institutions, Sociologie des faits sociaux. Aujourd'hui ils portent comme titre, Sociologie de l'action. C'est-à-dire que l'homme qui intéresse le sociologue à l'heure présente, ce n'est pas "*l'homo politicus*", ce n'est pas "*l'homo æconomicus*", c'est "*l'homo aleator et moderator rerum*", l'homme qui est en train de manipuler les choses. On est passé d'une sociologie de l'institué à une sociologie de l'instituant, de l'homme qui crée, qui fabrique du nouveau.

Certes, l'ordre nouveau est toujours frustrant par rapport à l'ordre ancien. Mais l'individu de notre civilisation n'accepte pas cette frustration et il ne revient pas en arrière sous prétexte que le progrès est frustrant pour lui, il essaie de découvrir au contraire d'autres méthodes, d'autres techniques, d'autres mesures, d'autres façons de manipuler le réel pour que cette frustration disparaisse. Le progrès entraîne sans cesse de nouveaux progrès et de nouveaux mécanismes de domination des choses. Alors que dans la Bible, Dieu a fait le monde en sept jours et s'est reposé le septième jour, nous nous ne connaissons plus de dimanche. Il n'y a plus de dimanche pour l'humanité d'aujourd'hui il n'y a que des jours de travail, des jours d'efforts, des jours de création de nouvelles choses. En effet chaque fois que l'on fait un progrès, il se

produit des éléments perturbateurs contre lesquels il faut lutter : par exemple la médecine scientifique a vaincu un certain nombre de maladies, mais chaque fois qu'une maladie est vaincue, on voit apparaître de nouvelles maladies qui n'existaient pas autrefois et contre lesquelles il faut faire de nouvelles recherches. La science fait des progrès, mais elle ne fait que reculer le mystère de l'univers. C'est un peu comme un feu d'artifice ou la fusée qui éclaire la nuit, mais là où la fusée n'apparaît pas, la nuit paraît encore plus obscure. La science de même fait des découvertes sensationnelles, mais chaque fois le mystère demeure et les savants sont obligés de travailler pour découvrir de nouvelles choses. P. Ricœur a caractérisé l'attitude actuelle de l'Occidental par les termes de "désir sans fin" et c'est bien en effet ce que nous sommes, nous Occidentaux. Des hommes qui désirent toujours autre chose, qui ne sont jamais satisfaits de nous-mêmes ou de ce qui nous entoure et qui veulent manipuler de façon à ce que l'univers soit digne de notre convoitise. Mais peut-être qu'en faisant cela l'homme est en train de signer son arrêt de mort. Pollution de l'atmosphère, pollution des eaux de la mer et des eaux des rivières, disparition d'espèces animales et d'espèces végétales qui étaient en rapport écologique, en équilibre normal avec nous, alimentation plus ou moins empoisonnée et par conséquent empoisonneuse. Certes on cherche toujours des remèdes contre tout cela, par exemple on fait des lois contre les automobiles pour les gaz d'échappement, on traite les eaux souillées par les usines, on fait des parcs, refuge pour passer des mois de vacances qui sont devenues des vacances obligatoires, mais peut-être comme le dit Paul Ricœur, « il est possible qu'une croissance illimitée viole des lois que nous ne connaissons pas, franchissent des seuils de tolérance que nous ignorons, tout ne doit pas être possible dans la nature » et j'ajouterai tout n'est pas possible pour l'homme.

Nous avons songé jusqu'à aujourd'hui à Prométhée voleur de feu. Il faut que nous pensions peut-être au vautour qui le dévore. Le dialogue qui peut s'instaurer entre le Brésil, en pleine ferveur de croissance et l'Europe ou les Etats-Unis fatigués de progrès, c'est ce dialogue, cette nouvelle querelle des Anciens et des Modernes, entre la Culture et la Contre-culture, entre la Modernité et la Contre-modernité. Mais d'abord je voudrai définir la Modernité avant de passer à ce mouvement de jeunes dont je vous ai dit un mot au début. On a donné de nombreuses définitions de la modernité ; je n'en retiendrai que deux :

l'une sociologique l'autre psychologique. Elles ne sont pas contradictoires, elles se complètent au contraire l'une et l'autre. La définition sociologique, je la prendrai à un Sociologue Nord-Américain. Il définit la modernité par le développement des communications entre les individus et les groupes. Les avions permettent de nous rapprocher, les mass média permettent aux gens d'un pays de connaître très rapidement ce qui se fait dans un autre pays ; en second lieu la division du travail : vous avez pu remarquer si vous lisez les vieilles histoires de São Paulo (et j'espère que vous aimez l'histoire de votre ville et de votre pays) vous avez pu remarquer qu'il y avait très peu de professions. Avec l'industrialisation, le nombre des professions croît. C'est là un signe, un test de la modernité. La production pour le marché et non pas pour l'autoconsommation. La cabocle, disait-on, est quelqu'un qui ne produisait que pour lui même, et non pas pour vendre sur le marché. Aujourd'hui le Brésil est un des pays qui est parmi les plus grands exportateurs, c'est-à-dire que, non seulement il y a un marché interne, on produit dans la campagne pour faire vivre les gens de la ville, mais le Brésil exporte ses produits dans le monde entier. Un autre signe de la modernité, c'est le développement de l'instruction, le progrès de la science l'accumulation des connaissances qui va en marche accélérée, l'industrialisation et le machinisme plus encore que l'industrialisation, la sécularisation des institutions, c'est-à-dire, le rétrécissement progressif du domaine du sacré ; quand on est religieux, et tout le monde n'est pas religieux, la religion finit par devenir une religion du dimanche, et non pas une religion de la vie quotidienne. Et enfin la volonté de changement de la part des hommes qui n'acceptent pas leur sort tel qu'il est, mais qui veulent le modifier.

À côté de cette définition sociologique, je vous donnerai une autre définition, plus psychologique. Ce qui caractériserait l'homme moderne, par opposition à l'homme ancien, c'est l'ouverture à de nouvelles expériences, à de nouvelles manières de vivre ou de penser. (Le contrôle des naissances par exemple, qui est assez récent, et qui était impossible à concevoir il y a encore une centaine d'années.) C'est la plus grande indépendance possible que les jeunes veulent avoir par rapport à ce que je pourrai appeler les figures traditionnelles du pouvoir, c'est-à-dire les adultes, les vieux, les parents, les prêtres quand on est religieux, voire même de la part des citoyens, leur chef politique ou de la part des ouvriers leurs leaders syndicalistes. C'est la

croyance en l'efficacité de la science et de la médecine par exemple. C'est l'abandon du sentiment de fatalisme et de passivité qui caractérise encore les populations paysannes. C'est l'ambition de se faire soi-même, et non pas d'être fait par les autres, de se donner l'instruction nécessaire pour se réaliser le plus complètement possible, et dans la concurrence professionnelle pour monter aux postes les plus élevés de la hiérarchie. Nous avons donc là deux définitions qui nous paraissent complémentaires l'une de l'autre, et qui définissent bien pour moi, ce que c'est que la modernité.

Mais que nous importe la définition. Ce qui est plus important encore, c'est de connaître les processus par lesquels cette modernisation se fait. Or il me semble que l'on pourrait trouver ici deux lois. Première loi : *l'accroissement continu des changements* ; c'est-à-dire, depuis que Condorcet a introduit la notion de progrès, on voit les progrès se faire non pas en progression arithmétique, mais en progression géométrique. Nous avons fait plus de progrès dans le domaine scientifique au cours de ces dix dernières années, par exemple, qu'on en avait fait pendant un siècle avant. On a proposé un autre terme pour définir ce processus d'accumulation, on a dit que l'Histoire était plus rapide aujourd'hui qu'autrefois. Les événements se précipitent. Non pas que les sociétés dites traditionnelles, comme les sociétés africaines par exemple, soient des sociétés immobiles, ce serait une erreur, elles changent ; mais elles changent dans un temps au ralenti, tandis que nous, nous vivons dans un temps qui est au contraire un temps de rapidité croissante. Nous pouvons même aller plus loin peut être, et dire que nous vivons plus dans le futur que dans le passé et dans le présent ; nous vivons dans un temps qui est sans cesse en avance sur le temps du moment présent.

La deuxième loi est *la loi de généralisation*, c'est-à-dire de la diffusion des normes, des valeurs, des conquêtes de la modernité dans le monde entier, et je pense en particulier aux pays du Tiers-Monde, aux pays de l'Asie et de l'Afrique. Il n'y a point de pays, semble-t-il dans le monde, qui ne veuille se moderniser aujourd'hui, et qui ne veuille se moderniser selon le modèle même des nos sociétés occidentales : par exemple transformer leur agriculture d'autosubsistance en agriculture commerciale, s'urbaniser, s'industrialiser, se donner des institutions politiques analogues à celles des Occidentaux, c'est-à-dire des démocraties avec des partis politiques. Il y a là tout un phénomène de diffu-

sion de la modernité occidentale aux pays de l'Asie, aux pays de l'Afrique et de l'Océanie. Je me demande dans quelle mesure nous ne pourrions pas dire que chaque pays du Tiers-Monde est en train de répéter l'histoire de pays occidentaux, de repasser, mais en allant plus vite que nous, par les mêmes étapes de croissance économique industrielle par laquelle l'Allemagne, l'Italie, la France, l'Angleterre et plus encore les Etats-Unis ont passé.

C'est surtout cette loi, celle de la généralisation, de la répétitivité qui a intéressé les anthropologues. Or les pays du Tiers-Monde sont en train de se demander actuellement, et voilà non pas de la contre-modernité, mais une transition qui nous fera passer à la contre-modernité, (je peux en témoigner car j'ai beaucoup voyagé en Afrique du Nord et en Afrique, je connais moins l'Asie, mais j'ai beaucoup parlé avec des Vietnamiens qui se trouvent en France) les pays du Tiers-Monde donc veulent bien se modeler, mais sans perdre leur culture propre, leur culture native. Les phénomènes messianiques, que l'on trouve si développés en certains de ces pays, comme le culte du cargo en Mélanésie, ou les phénomènes prophétiques chez les Bas-Congos, chez les Guity du Gabon ou dans les régions de l'Afrique orientale, sont des mouvements qui ne sont pas des retours nostalgiques au passé, mais qui sont des phénomènes de syncrétisme entre la modernité et les valeurs anciennes des pays africains et asiatiques. En Afrique du Nord, un phénomène très important se produit aujourd'hui, c'est la volonté de rester musulman, même en acceptant les valeurs occidentales, qui sont pourtant très souvent en opposition avec les lois du Coran. Il s'agit pour eux de trouver un moyen de concilier d'un côté les progrès qui sont absolument nécessaires à ces peuples sous développés et qui veulent se mettre, c'est normal, au même pied que les pays d'Europe, que leurs anciens colonisateurs, et cependant ne pas perdre ce qui fait la valeur de l'islamisme, de la religion de Mahomet, qui leur a été apportée. Ou encore, en Afrique, c'est cette volonté de négritude que l'on trouve même chez les intellectuels les plus progressistes, qui veulent bien se moderniser mais en restant africains.

Et c'est pourquoi, venu au Brésil, à São Paulo, pour étudier justement les changements et la modernisation de ce pays au cours de ces dernières décades, je me suis attaché plus particulièrement, à noter, plus encore que les phénomènes de changement, les phénomènes de continuité au Brésil. Changements, certes il y en a, et profonds et se

faisant à tous les niveaux de la réalité sociale et culturelle, mais changements qui se réalisent tout de même, et j'en suis heureux, dans le respect des valeurs luso-tropicales, comme dirait mon ami Gilberto Freyre. Le nationalisme partout, mais il peut être soit un simple phénomène de compensation qui se vit dans l'imaginaire, ou bien il peut être, et là il est véritablement authentique, le désir de planter le moderne dans l'ancien, de faire fructifier l'ancien pour qu'il produise des fruits nouveaux, et par conséquent une espèce d'enracinement dans la tradition qui vient des temps les plus anciens. Je vois avec joie que le Brésil veut sans doute canaliser les traditions anciennes, les orienter vers le progrès et il y arrive, mais sans trahir pour cela l'âme même du Brésil éternel, celui que j'appelle le Brésil éternel, c'est-à-dire les valeurs qui viennent des sources même de la culture brésilienne. Car comme dit l'Évangile, à quoi servirait-il de gagner le monde si on perdait son âme ? La gloire du Brésil d'aujourd'hui, me semble-t-il, c'est de vouloir gagner le monde, et il est en train de le gagner, sans perdre son âme, c'est-à-dire sans répéter purement et simplement ce qui vient de l'Occident, mais en le brésilianisant.

Mais, en même temps que l'idéal de la modernité se diffusait de par le monde, il y avait un autre mouvement, comme une espèce de reflux, de résistance, dans les pays qui sont à la pointe de la modernité, comme aux États-Unis, ou alors dans les pays moins modernes comme la France, mais dans les couches les plus modernes de la France, c'est-à-dire, dans la bourgeoisie française et dans la bourgeoisie intellectuelle, il y a eu un mouvement opposé qui s'est fait jour et qui est celui de la contre-modernité. La liaison que nous avons établie à l'époque où j'étais adolescent entre le progrès et le bonheur, nous pensions trouver le bonheur dans le progrès, est remplacée par la liaison inverse. Chez beaucoup de jeunes il y a cette idée que le progrès, loin d'entraîner le bonheur, entraîne au contraire toute une série en chaîne de malheurs, et que ce qui est le plus important c'est la joie de vivre et non le progrès économique. Certes cette jeunesse réclamait en 1968 (et j'entends encore dans mes oreilles les cris de cette jeunesse sur les barricades) "l'imagination au pouvoir", c'est-à-dire, justement trouver par l'imagination un moyen de concilier la modernité et le bonheur. Mais jusqu'à présent on n'a pas trouvé de solution, et de même qu'il est plus facile au Tiers-Monde africain de copier les modèles européens, (les Asiatiques ont une culture beaucoup plus profonde, plus

tenace, et ils copient bien moins l'Europe, mais en Afrique la copie de l'Europe est assez forte) que d'inventer des solutions originales, - ces solutions que je vois avec plaisir le Brésil inventer, - de même il est plus facile pour les jeunes de revenir au passé que d'inventer de nouvelles structures d'équilibre entre le progrès et le bonheur. Et alors, les jeunes délaissent de plus en plus le progrès pour s'attacher à la joie de vivre.

Cela n'est pas étonnant car un historien de la religion que vous connaissez peut-être, Mircea Eliade a montré que les modèles archaïques n'ont jamais cessé de hanter les hommes. Et il a écrit à ce propos une page que je voudrais vous lire : « Les modèles transmis du plus lointain passé ne disparaissent pas. Ils ne perdent pas leur pouvoir de réactualisation. Ils restent valables pour la conscience moderne. L'archétype, (c'est le nom qu'il donne à ces modèles du passé) continue à être créateur, alors même qu'il s'est dégradé à des niveaux de plus en plus bas. Soit par exemple le mythe des Iles Fortunées ou du Paradis terrestre qui n'a pas hanté seulement l'imagination des profanes mais encore la science nautique. (Vous savez que les Portugais, quand ils ont découvert le Brésil, étaient en train de rechercher la terre qu'ils appelaient le Paradis terrestre, et par conséquent le mythe du pays édénique, de la terre d'Eden, hantait la conscience des navigateurs portugais et c'est ce mythe qui leur a fait découvrir le Brésil). L'île des bienheureux a traversé le siècle des lumières, l'âge romantique et elle n'a pas perdu sa place dans notre temps. Aujourd'hui elle est Ile de l'Amour, l'île de la liberté, du jazz, du repos parfait, des vacances idéales, des croisières en paquebot de luxe, à laquelle l'homme moderne aspire sous le mirage de la littérature, du film ou tout simplement de son imagination ».

Donc les archétypes ont toujours hanté les hommes, mais ce qui caractérisait l'époque où j'ai vécu mon enfance et mon adolescence, c'est que ces archétypes restaient plutôt des rêves que des actes à réaliser. Ce qui caractérise peut-être, non pas toute la jeunesse, mais une partie de la jeunesse européenne, je parle surtout de la jeunesse française, mais je puis en dire autant, parce que je la connais aussi de la jeunesse anglaise, de la jeunesse allemande et de la jeunesse italienne, - c'est de transformer cette nostalgie des archétypes du passé en acte, en réalisation pratique.

Car malheureusement les solutions que nous avons trouvées il y a quelques années s'avèrent fausses, ou plus exactement elles ont été reprises par cette société industrielle de consommation dans laquelle nous vivons. Je pense par exemple au rituel des grandes vacances. Pourquoi est-ce que les Français pensent tant aux grandes vacances ? Cela frappe beaucoup les Brésiliens, l'un d'entre eux me disait un jour : « Quand un Français revient de grandes vacances il ne pense qu'au moment où il repartira pour aller prendre des vacances ». Mais pourquoi est-ce qu'il pense tellement aux vacances ? C'est parce qu'à ce moment-là, il sort de la grisaille de la vie quotidienne et des efforts de tous les jours pour communier avec l'eau, avec la mer, avec les arbres, avec la nature. Il devient Tarzan, si vous voulez, Tarzan ou quelque autre héros mythique, il est en pleine communion avec les forces naturelles, il se sent redevenir un homme, alors qu'il n'était qu'une machine au milieu d'autres machines, qu'un être qui s'agitait comme une espèce d'insecte au milieu des maisons en ciment armé. Mais la propagande, avec les clubs Méditerranée et autres, s'est emparée immédiatement de ce mythe des grandes vacances pour en faire une source de profit. Et en devenant des institutions de compensations, si j'ose dire, les modèles archaïques sont mieux récupérés par la loi d'airain de la modernité. Et c'est pour cela que ce sont créés des mouvements qui sont partis des Etats-Unis et ont gagné le monde entier, vous en connaissez l'existence certainement, ce sont les communautés hippies.

Les communautés hippies peuvent parfois s'intégrer dans la communauté globale. Aux Etats-Unis, de plus en plus les hippies travaillent dans des usines, donc obtiennent un salaire analogue à un salaire de tous les ouvriers, mais au lieu de garder cet argent pour eux, ils le donnent à la communauté qui le répartit entre tous les membres de la communauté, s'il y a un chômeur, s'il y a une personne malade qui ne peut pas travailler, tout le monde a la même somme d'argent au sein de cette communauté. Ou bien encore, ce sont alors les hippies les plus révoltés, ils se refusent à tout travail, car disent-ils, le travail est aliénant, mais alors ils sont obligés de vivre d'une espèce de mendicité. C'est-à-dire qu'ils vivent au détriment de la société qui travaille. Ils vivent en parasite sur le bien d'autrui. Mais cela ne pouvait pas durer. Une contre-logique s'est instituée qui a forcé les hippies à devenir des communautés paysannes. C'est tout au moins le phénomène qui s'est produit en France. En France les hippies forment des communautés

agricoles. On en trouve beaucoup dans le sud de la France. Ils achètent avec le peu d'argent qu'ils ont rassemblé, des maisons démolies. Cela ne coûte presque rien puisqu'elles sont démolies. Ils les bricolent, ils refont le toit, ils arrangent les murs, bref ils en font une maison habitable. Ils prennent d'abord une chèvre, puis ils essaient d'augmenter, d'avoir un petit troupeau de chèvres ; ils font un jardin potager ; et ils retrouvent ainsi, en pleine France, en pleine France industrialisée et qui s'industrialise de plus en plus comme le Brésil, ils retrouvent un genre de vie africain ou mélanésien. Ils vivent exactement comme des paysans d'Afrique. C'est-à-dire qu'ils ne travaillent que pour eux. Les femmes font les tissus et font leur robe, les hommes cultivent le jardin potager pour la nourriture de tous les jours, ils boivent le lait de leurs chèvres, ils vendent un peu de fromage car il y a des choses que l'on est obligé d'acheter ; ils refusent l'électricité, car l'électricité c'est le progrès, ils s'éclairent avec des lampes à pétrole ou des bougies, mais il faut les acheter, ils ne les font pas ; pour le sel aussi, ils ne fabriquent pas du sel, il faut acheter du sel à l'épicerie, ils vendent quelques fromages pour avoir un peu de monnaie pour se payer des produits qu'ils ne peuvent pas faire. Mais ils se refusent à travailler pour la société industrielle, pour le profit de certains, ils vivent dans une société d'autoconsommation qui est exactement celle de la société préindustrielle, d'avant la venue des usines. Quand ils sont chrétiens, et beaucoup d'entre eux sont des hippies chrétiens, c'est l'esprit franciscain qui domine chez eux. C'est-à-dire que, comme Saint François d'Assise, (St François d'Assise que l'on aimait tant à São Paulo à l'époque où j'ai vécu, c'est-à-dire il y a vingt ou trente ans, je ne sais pas si on l'a oublié aujourd'hui avec l'industrialisation, mais beaucoup de poètes ont fait des vers sur St François d'Assise, on traduisait ses poèmes en portugais...) l'esprit franciscain c'est l'esprit de limitation volontaire des besoins. L'homme a trop de besoins. Il se crée des besoins qui sont artificiels. Et alors les chrétiens réduisent les besoins au strict minimum, et ils font de la vie quotidienne, de la vie de tous les jours qu'ils mènent dans la campagne, où ils se sont retirés avec leurs chèvres et leur jardin potager, une prière constante. Non pas qu'ils prient avec des paroles, mais leur vie tout entière n'est qu'une immense prière au Dieu d'Abraham, d'Israël et de Jacob et de Jésus Christ.

En second lieu, pour nier la société dans la mesure où l'évolution l'a faite progresser vers une société inhumaine, on voit apparaître le

retour au type communautaire de vie, c'est-à-dire aux bandes d'adolescents, aux communautés de base pour l'Eglise chrétienne, aux sectes mystiques, et même pour les étudiants qui font de la politique, à l'apologie contre le marxisme et contre le communisme de ce qu'ils appellent la Commune libre de Paris, c'est-à-dire une Commune anarchiste. Le modèle archaïque ici n'est plus respecté. La contre-modernité est là à son point absolu. Sans doute vous me direz peut-être que les classes d'âge, les bandes d'adolescents existent aussi dans les sociétés africaines, que c'est donc un archétype, mais si nous avions le temps d'étudier ces bandes d'adolescents en Afrique, nous verrions qu'elles n'existent pas dans les sociétés lignagères, elles n'existent que là où il y a déjà une chefferie politique et un Etat. Dans ce cas là, c'est-à-dire dans le cas où apparaît au-dessus des familles un Etat, la famille ne peut plus avoir son rôle de socialisation, car la famille est particulariste, la famille est fermée sur elle-même. Or avec l'Etat il y a ouverture sur le dehors. Il faut donc à la jeunesse une autre éducation que celle donnée par les parents et c'est l'Etat qui la donne, c'est un peu le rôle de l'école dans nos sociétés modernes. Et c'est dans ces bandes d'enfants que se fait la socialisation. Or les bandes d'enfant de nos jours sont dirigées contre la société et non pas pour la socialisation. C'est le contraire. Ce n'est pas pour s'ouvrir sur le monde des adultes, pour apprendre les valeurs et s'incorporer les valeurs des adultes, mais cette jeunesse-là, au contraire, se dresse contre cette culture des anciens et veut l'abolir.

Mais, en somme, ces communautés déjeunes qui constituent des unités finissent par prendre des formes que je considère pathologiques, elles s'enferment dans des ghettos volontaires et donc s'isolent du monde dans lequel un jour ces jeunes devront prendre place. Ou bien alors elles prennent des formes de solidarité qui les détruisent, comme la promiscuité sexuelle ou le mariage par groupe qui n'existe pas en France (encore heureusement), mais qui existe aux Etats-Unis, ou bien encore (et déjà la France est gagnée par cette maladie), ils s'enferment dans des ghettos pour se droguer ensemble, pour prendre des drogues, c'est-à-dire pour faire un voyage ; mais généralement quand on fait un voyage c'est avec l'idée que l'on retournera, mais là c'est un voyage sans retour car il s'achève dans la dégradation corporelle et dans la folie.

Seules les communautés religieuses me paraissent plus solides, parce qu'elles sont cimentées par la même foi et tendues vers la même

fin. Encore faut-il noter que ces petites communautés religieuses ne réussissent bien que dans les pays comme le Brésil, où la modernité est toute récente. C'est-à-dire où encore l'esprit communautaire qui existait chez les cabocles ou les caipires continue à se maintenir chez les migrants qui viennent de l'intérieur et vont vers les grandes villes. Je pense en particulier, puisque je parle du Brésil, aux sectes pentecôtistes protestantes (mais vous savez que le pentecôtisme se développe aussi dans le Catholicisme), et aux terreiros de l'Umbanda. Et on a pu montrer que ces sectes protestantes, spirites ou africaines ne faisaient que prolonger la grande famille paysanne autour du leader charismatique, la grande famille patriarcale de "Casa grande ou senzala" où c'était le pater familias qui était bon, qui était le chef sans doute, mais qui avait des rapports affectifs même avec ses esclaves. De la même façon, ces sectes sont autour du pasteur, autour du "pai de santo", de véritables petites communautés qui se reforment, dans lesquelles on retrouve l'affectivité que l'on ne retrouve pas dans les grandes villes. La grande ville est destructrice de ces liens que l'on appelle en Sociologie de "face à face", de ces liens qui existent dans la famille, dans les petits groupes d'amis, mais qui disparaissent petit à petit ; on est éloigné les uns des autres, on finit par ne plus se voir, ou à ne se voir que rarement, tout cela meurt dans la grande cité. Ces sectes protestantes, spirites ou umbandistes reconstituent en quelque sorte de petits villages à l'intérieur de la grande cité.

Et cela d'autant plus, (je dis que c'est le Brésil traditionnel qui continue ainsi) que certaines de ces sectes, quand elles sont orthodoxes, et elles ne le sont jamais complètement, interdisent aux enfants d'aller à l'école, parce que l'école c'est l'école du diable. Il faut rester sous le contrôle de la secte. Et par conséquent elles tendent à développer l'analphabétisme, qui est caractéristique des sociétés paysannes ; et cela, plus encore que la guérison, se fait selon le modèle ancien, le modèle traditionnel ; dans les campagnes, on fait une promesse au saint, et le saint vous guérit. Dans ces sectes-là on ne va pas chez le médecin, on ne va pas chez le pharmacien, c'est le prêtre umbandiste qui avec ses "passes" vous guérit ; dans la secte pentecôtiste, on impose les mains sur le front, on fait une prière à Dieu, et Dieu vous envoie la grâce de vous guérir. Par conséquent c'est la guérison surnaturelle. C'est vous dire que le passé ne meurt jamais complètement. Il continue même dans les pays comme le Brésil, en plein développement,

sous des formes qui disparaîtront demain. C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre, mais qui existe encore de nos jours.

En Europe il y a un certain nombre de prêtres catholiques qui ont compris que la paroisse urbaine était beaucoup trop grande pour répondre au besoin religieux et non religieux aussi de leurs fidèles, et qui remplace de plus en plus les paroisses urbaines par ce qu'ils appellent des communautés de base. Un autre exemple de religion non religieuse. Car la jeunesse sent le besoin d'une vie religieuse mystique, en France tout au moins, de plus en plus. Mais ils ne la recherchent pas dans les institutions comme les Eglises historiques, catholicisme, protestantisme, ou spiritisme, ils la cherchent dans la fête. La fête est pour moi en quelque sorte un succédané laïc du sacré. La société industrielle est une société liée à la sécularisation progressive de toutes les activités humaines. Le sacré s'est rétréci comme la peau de chagrin, de plus en plus pour être relégué au privé, et un privé qui est de plus en plus atteint lui aussi par le rationalisme. L'Eglise catholique tente aujourd'hui de rationaliser sa foi, mais le monde est désenchanté, le monde a perdu son charme ancien. Et la sous-culture des jeunes n'accepte pas le religieux institutionnalisé, et elle cherche d'autres formes de religieux. Et c'est pourquoi nous voyons le candomblé, ce candomblé que vous connaissez au Brésil, réapparaître en France. Sans doute, ce ne sont pas les Brésiliens qui l'ont apporté, par conséquent ça ne s'appelle pas candomblé. Ce sont les Haïtiens qui l'ont apporté et ça s'appelle le Vaudou, mais le Vaudou c'est la même chose que le candomblé sauf que l'influence "fon" est plus importante que l'influence nagô. Il y a déjà à Paris une secte Vaudou. Il y a des sectes théosophiques très nombreuses qui s'appuient sur l'enseignement des mages de l'Orient ou sur les doctrines de l'Inde antique. Il y a même chez certains jeunes ce que j'appellerai du "sacré sauvage", c'est-à-dire que les jeunes dans leurs danses, dans la fête, finissent par s'exalter au point de tomber dans une espèce de transe analogue à la transe que l'on trouve dans les candomblés.

Mais, ces modèles archaïques, - vous voyez qu'ils reviennent, puisque je vous parle du retour à la société d'autoconsommation contre la société capitaliste de profit, de la société ou de la communauté contre la société industrielle où les rapports affectifs entre les gens disparaissent - me paraissent un tissu de rêves anti, plutôt que quelque chose de profond.

Je voudrais pour terminer, je vous ai dit tout à l'heure que je ne suis pas toujours d'accord avec les jeunes, et j'ai voulu témoigner de leur bonne foi, vous dire deux choses.

D'abord ce phénomène actuel n'est pas un phénomène nouveau. C'est un phénomène qui s'est produit trois ou quatre fois dans l'histoire de l'Europe Occidentale. Chaque fois que le progrès a pris une forme nouvelle, chaque fois il y a eu une contre-modernité. Par exemple, au moment du passage de la fin du Moyen Âge à l'époque moderne, à l'époque de la Renaissance, il y a eu une première crise qui est marquée justement par les bandes d'enfants. La première croisade a été une croisade d'enfants qui ont fui leurs parents pour aller à la guerre sainte. Il y a eu à ce moment tout un mouvement de prolétaires qui n'acceptaient pas l'industrialisation nouvelle, l'industrialisation qui naissait et qui formait surtout le long du Rhin toute une série de communautés mystiques. C'était exactement comme des couvents, mais des couvents de laïcs au lieu d'être des couvents de religieux.

Un second moment c'est celui de la Renaissance triomphante. C'est celui qui est marqué si vous voulez, (si vous êtes à l'Alliance française vous le connaissez) par le *Discours de la Méthode* de Descartes. Le *Discours de la Méthode* de Descartes, (si vous le relisez vous le verrez) c'est le plaidoyer pour le progrès. Descartes déclare dans ce discours : « J'ai inventé une méthode qui permettra à l'homme de vaincre la nature et peut-être, non pas de vaincre la mort, mais de prolonger la vie de dizaines et de dizaines d'années... si on me donne des fonds ». Car le *Discours de la Méthode* est un appel à des fonds. On ne peut pas faire de recherches sans argent, vous le savez. C'est un appel aux jeunes capitalistes de l'époque pour leur demander des fonds pour continuer ses recherches. Au moment où le *Discours de la Méthode* demande la planification du monde cosmique et du monde social par la raison, on n'a jamais vu en France tant de sectes comme les possédés de Loudun, les démoniaques qui allaient sur la tombe de Saint Eustache à Paris et d'autres sectes. C'est l'époque aussi où se sont multipliés les empoisonneuses, les guérisseuses. Bref le XVIII^e siècle que l'on considère le siècle des Lumières, le siècle où la raison triomphe, est aussi le siècle de la superstition, des guérisseurs et des gens qui tombaient en transe, qui étaient possédés par des démons ou par des diables.

Une autre révolution est ce passage du premier capitalisme industriel à un capitalisme industriel plus moderne, plus scientifique, au début du XIX^e siècle. C'est ce que l'on a appelé la révolution industrielle d'ailleurs. Cette époque est aussi celle du romantisme, c'est-à-dire du besoin des jeunes de lutter contre ce qu'ils appelaient les philistins, on dirait aujourd'hui les bourgeois, contre la société industrielle de l'époque, les médisants bourgeois, et pour mettre déjà, pourrait-on dire, l'imagination au pouvoir. Fourier qui est un des représentants de cette époque romantique écrit : « Si vos sciences dictées par la sagesse n'ont servi qu'à perpétuer l'indigence (l'indigence, car au fur et à mesure que l'industrialisation s'est développée, la classe paysanne qui était en France riche est devenue une classe prolétaire qui était pauvre et misérable) et les déchirements (les déchirements, car la lutte des classes commence avec la révolution industrielle) donnez-nous plutôt des sciences dictées par la folie, pourvu qu'elles calment les fureurs, qu'elles soulagent les misères du peuple ». Et Fourier a bâti dans ce qu'il appelait la Nouvelle Amérique, le Nouveau Continent, une espèce d'utopie d'une société meilleure que la société industrielle de son époque, et qui est déjà, pourrait-on dire, tellement elle est moderne, une apologie de la gastronomie - c'est-à-dire bien manger et bien boire - et une première révolution sexuelle. La première révolution sexuelle que je connaisse, elle se trouve dans l'œuvre de Fourier.

Et aujourd'hui, avec le passage de ce capitalisme industriel concurrentiel au nouveau capitalisme qui est un capitalisme financier, nous voyons apparaître également toute une série de mouvements ; ce sont ceux dont je vous ai parlé. Par conséquent la contre-modernité a pour moi une fonction utile. Elle a pour but de nous rappeler, à nous autres qui sommes des adeptes du progrès, quel progrès ne peut pas donner le bonheur aux hommes, que le bonheur se trouve ailleurs. C'est en quelque sorte un cri d'alarme que poussent les jeunes, et que nous tous, je crois, nous devons écouter. Ils se trompent, je pense, je crois, dans leur réalisation, comme les communautés hippies ou les autres ; ils n'arrivent pas à découvrir la véritable solution. Mais enfin, ils cherchent tout de même dans ces communautés mystiques à nous donner un modèle, pour que nous n'oublions pas, nous, adultes ou vieux, que le progrès n'est pas tout, qu'il y a autre chose dans la vie que le progrès. Ils ont donc une fonction utile.

Je vous ai parlé de Saint François d'Assise tout à l'heure. Je pourrai dire que St François d'Assise n'a pas fait la première révolution sexuelle, il était chrétien, mais il a fait le premier strip-tease. Quand il a décidé d'abandonner sa famille qui était une famille de riches marchands italiens, il est allé sur la place publique de sa ville, il a quitté tous ses habits de bourgeois et il s'est montré tout nu au peuple avant de revêtir la bure. Par conséquent il a voulu montrer par un geste symbolique, (le streap-tease pourrait être un geste symbolique s'il n'était pas commercialisé, s'il n'était pas récupéré par la société de consommation en vue du profit et en vue d'extorquer des gens, les braves bourgeois, le *streap-tease* pourrait être un acte à la fois de révolte et de démonstration qu'il y a autre chose dans le monde que les habits que nous portons et qui profitent à certains individus) il a donc voulu montrer son refus d'un certain type de progrès.

Mais, je pense personnellement, qu'en ce moment, ce qu'il y a de bien dans ces communautés est en train de s'élargir et qu'une révolution est en train de s'opérer, beaucoup plus profonde que celle que les fils de bourgeois ont voulu faire en faisant ces petits groupes d'amis. Si vous lisez les journaux, vous pourrez remarquer que les grèves en France, et il y en a, Dieu sait, pas mal, les grèves en France sont de moins en moins des grèves pour des augmentations de salaire. C'est-à-dire que les ouvriers ont compris que ce n'est pas en ayant beaucoup d'argent qu'ils seront plus heureux, parce que plus leurs salaires sont élevés, plus le coût de la vie est cher, puisque cette augmentation de salaire se répercute sur les produits qu'on vend et que finalement cette augmentation des salaires s'avère dérisoire. Les grèves qu'ils font maintenant c'est pour qu'ils aient plus de bien-être dans leur usine, pour qu'ils aient davantage de repos, pour qu'ils aient davantage de semaines de vacances, pour qu'ils puissent se reposer, pour que l'on introduise à l'intérieur des usines une culture, une culture qu'ils se feraient eux-mêmes ; c'est-à-dire que par exemple on fasse des expositions de peinture non pas dans les galeries d'art, ou dans des Musées d'Art Moderne, mais qu'on les fasse dans les usines, au milieu des machines ; ou bien encore pour que l'on vienne leur parler non pas pour leur faire des leçons, (j'ai accepté de faire une Conférence à l'Alliance, mais je crois que la conférence est un genre dépassé, un genre mort), mais pour que des intellectuels, des jeunes étudiants viennent parler avec eux, discuter avec eux de leurs problèmes et de l'avenir. C'est-à-

dire que les revendications de la classe ouvrière (et en partie mais moins) de la classe paysanne, sont de plus en plus pour une amélioration du niveau de vie, pour un genre de vie meilleure, pour un peu plus de bonheur pour les hommes, et non pas tant pour devenir de petits bourgeois, c'est-à-dire pour s'enrichir, pour améliorer le niveau de vie, parce que le niveau de vie, avec la cherté fait que jamais l'augmentation des salaires n'arrive à compenser les pertes qu'ils ont par ailleurs.

Bref, ce qu'ils cherchent, et ce que nous cherchons tous, ce n'est pas le pouvoir, mais c'est le sens de la vie. *Pouvoir et sens* est le titre d'un livre d'un de mes collègues et ami, Georges Balandier. La modernité cherche le pouvoir. Pouvoir industriel, pouvoir économique, pouvoir politique. Il me semble qu'en ce moment une révolution est en train de s'opérer dans les pays où la modernité a triomphé il y a longtemps et que ce que l'on cherche de plus en plus c'est le sens de la vie et non pas le pouvoir : donner une signification à la vie.

Par conséquent la sociologie doit tenir compte de ce cri d'alarme et on est en train en ce moment de le faire. Je pense que dans l'humanité de demain la notion de bonheur ne sera plus liée à celle de progrès, mais que l'on essaiera de trouver le moyen de concilier à la fois le bonheur et le progrès. Et j'espère que le Brésil découvrira cette solution, avec nous, ou avant nous, ou après nous, je ne sais, mais découvrira cette solution, et j'en ai cet espoir parce que comme je vous l'ai dit tout à l'heure, ce que j'ai aperçu à travers tous les bouleversements qui s'opèrent dans le Brésil, tous ces changements économiques, tous ces progrès extraordinaires, foudroyants, ce que j'ai aperçu tout de même c'est la continuité des valeurs du passé. Cette continuité qui fait qu'encore aujourd'hui on chante.

Fin du texte